



Waltraud Verlaguet

# L'«éloignance»

La théologie de  
Mechthild de Magdebourg  
(XIII<sup>e</sup> siècle)



Waltraud Verlaguet

# L'«éloignance»

La théologie de  
Mechthild de Magdebourg  
(XIII<sup>e</sup> siècle)

# Préface

*La Lumière Fluente de la divinité* de Mechthild de Magdebourg, écrite dans la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, est la première œuvre et la plus importante de la mystique féminine germanophone. Depuis sa redécouverte au XIX<sup>e</sup> siècle, l'intérêt pour cette œuvre n'a cessé de croître, et des représentants de différentes disciplines – spécialistes de la littérature et notamment des *gender studies*, mais aussi linguistes, historiens et théologiens – n'ont cessé de travailler à son interprétation. Si Waltraud Verlaguet n'a pas «inventé» Mechthild de Magdebourg – au sens où l'archéologue exhume un trésor enfoui, le musicologue une partition oubliée –, du moins est-elle la première à nous l'avoir donnée à lire en français. Le premier voyage, celui de la traduction, aura été pour elle celui de l'approfondissement de l'expérience mystique, tant dans sa dimension religieuse que poétique. Sans tomber dans le piège de l'identification, mais en s'approchant autant que possible du brûlant mystère qu'il recelait, la traductrice s'est mise au service du texte, du bouleversement intime dont il témoigne.

Mais l'aventure pouvait-elle s'arrêter là? Pour Waltraud Verlaguet, lire et creuser ce texte, c'était consentir à être déplacée par les questions existentielles dont il avait gardé la trace, en laisser résonner l'écho avec les mots d'aujourd'hui. C'était s'interroger sur cet hier si riche en polyphonies chrétiennes, et que nous rabaissons trop souvent à un âge «moyen». C'était s'arrêter sur l'expérience mystique, sur ce qu'il y a en elle de féminin, de subversif, d'élaboré, d'unique et d'universel. C'était embrasser à la fois un siècle ou un monde, et une existence particulière s'arrêtant sur ce qu'elle se sait appelée à devenir.

Pour prendre à bras le corps Mechthild et sa *Lumière*, son temps et sa croyance, il fallait convoquer à la fois l'histoire, la théologie et les études littéraires.

L'histoire – elle-même subdivisée en histoire des mentalités, histoire du christianisme, histoire des femmes... – allait permettre de replacer Mechthild dans son contexte et, dans toute la mesure du possible, de se servir des connaissances réunies pour «éclairer» la *Lumière*... si l'on peut risquer cette formule quelque peu paradoxale.

La théologie offrait une mise en perspective des enjeux doctrinaux et existentiels du récit de Mechthild: en un temps où émerge la scolastique, on irait trop vite à opposer la rationalité et le pouvoir à un discours mystique

qui serait le lot des laissés-pour-compte. Mais quand s'impose la science, quelle place la spiritualité chrétienne préserve-t-elle à la rencontre avec le Dieu de Jésus-Christ qui lui donne sa raison d'être?

L'étude littéraire du texte, patiente comme un labour, allait agir comme une ascèse. Les enquêtes sémantiques, l'attention aux tropes et aux riches inventions poétiques et rhétoriques de Mechthild, constituaient un indispensable détour: se l'épargner eût condamné le texte à n'être qu'un pré-texte.

A défaut d'être aisée – il fallait jongler avec les méthodologies de trois disciplines –, la démarche semblait claire. Restituer le contexte historique, dégager les enjeux théologiques, proposer une exégèse littéraire: ce triangle programmatique délimitait le champ du travail. Mais dans un tel travail, l'histoire et la théologie sont confrontées à leurs propres limites.

L'historien, positiviste par méthode si ce n'est par conviction, s'attache aux faits et ne veut savoir qu'eux. Il reconnaît l'existence du religieux à travers les phénomènes observables que sont les rites sacrés, les institutions, les mécanismes d'élaboration doctrinale et de régulation du croire. Il peut mesurer les effets de la croyance en une révélation divine sur une société donnée, mais la notion même de révélation divine n'est pas opératoire pour lui. Il élabore, à partir des cadres historiographiques dont il a hérité et qu'il modifie en fonction de ses propres résultats, des hypothèses de lecture des sources dont il dispose. Ces hypothèses lui permettent d'identifier tel mouvement, de classer tel acteur, de comprendre tel enjeu, de décrire tel champ... en gardant présent à l'esprit que son travail est une construction intellectuelle de la réalité: c'est la classique distinction de la carte et du territoire. Mais le discours mystique, qu'en faire? Ce moment où l'individualité s'exaspère dans l'expérience spirituelle, émotive, esthétique, comment l'intégrer, quelle place lui assigner?

N'imaginons pas le théologien mieux armé. Le théologien chrétien a appris à faire deux choses: étudier la Bible et commenter le credo. Parfois il a tellement confiance dans la révélation divine qu'il croit que ces deux activités n'en font qu'une. Il connaît et repère les déviations herméneutiques ou doctrinales par rapport à une ligne donnée. Qu'il fustige ou revendique cette déviance, il pense son travail dans une tension dialectique entre foi et raison, une dialectique qui obéit à différents types de régulation ecclésiale. Mais le discours mystique bien souvent échappe à l'édifice intellectuel qu'il bâtit. Rares en effet sont ceux qui, héritiers de la *fides quae-*

*rens intellectum* anselmienne, se souviennent de l'adage luthérien: *sola experientia facit theologum*.

Pourtant, aussi limitées soient-elles, l'histoire et la théologie peuvent seules rendre compte du phénomène littéraire que représente le discours mystique, son écriture. Non qu'elles prétendent en épuiser les secrets: mais seules, et si possible en collaboration, elles en disent l'importance: car là peut-être plus qu'ailleurs se noue la question de l'humanité: l'humain comme être unique et insemblable, et qui cependant partage un même destin, une semblable condition.

La notion centrale de la «théologie» de Mechthild est la *gotzvroemde*, la distance de Dieu, qui, vécue dans une profondeur extrême, veut aussi dire la plus grande proximité de Dieu. Waltraud Verlaguet la nomme *éloignance* et réfléchit autour de cette notion paradoxale, très originale et cependant bien attestée dans la Bible. Le Dieu qui se cache en se révélant chez le prophète Esaïe, la plainte amoureuse du Cantique des cantiques soutenue par la présence absente de l'amante ou de l'amant, ou encore, dans l'Evangile de Luc, l'exaucement des disciples d'Emmaüs par Jésus qui reste avec eux lors même qu'il disparaît: ce désir de Dieu s'accomplit sans s'abolir.

Après avoir ausculté le texte avec autant de minutie que de sensibilité, Waltraud Verlaguet offre une interprétation globale de *La Lumière fluente*, qui dessine le périmètre de l'ineffable. Proche et lointain tout à la fois, Dieu se donne et se retire. Suivre Dieu, c'est assumer son absence. Or cette *éloignance* de Dieu n'est pas tant conceptualisée que prise dans une narration. Ayant rappelé le cheminement spirituel de l'âme tel que Mechthild la raconte – du «goûter» jubilant à travers la *gotzvroemde* à la pleine acceptation de la finitude et de l'être pécheur de l'homme –, Waltraud Verlaguet montre comment l'expérience affecte l'écriture, lui faisant éprouver une «kénose linguistique».

Pour évaluer jusqu'à quel point Mechthild puise dans la tradition pour la description de ce chemin et en quoi sa «théologie» est originale, Waltraud Verlaguet confronte la théologie de la béguine avec celle de son époque. Entre toutes, la comparaison finale avec Wichmann d'Arnstein retient tout particulièrement l'attention. Une influence possible des écrits de ce dominicain avait été déjà envisagée, mais jamais vraiment démontrée. Waltraud Verlaguet comble ce manque et vient à la conclusion éclairante que Mechthild a probablement reçu des suggestions de Wichmann, mais que celles-ci sont difficilement séparables de l'influence générale de la pensée domini-

caine. Mechthild est en grande partie tributaire de la théologie de son temps, mais la compréhension du renoncement et de la *gotzvroemde* lui est propre. Si cette notion est déterminée, chez les théologiens savants, par l'engagement pastoral, chez Mechthild, elle est *d'ordre existentiel*.

Ce livre stimulera certainement les recherches sur la mystique féminine en Allemagne au Moyen Âge. Il constitue un jalon important tant sur le plan historique que théologique, et l'on peut légitimement se réjouir que la recherche francophone contribue à un tel niveau aux recherches qui sont conduites. Mais ce n'est pas sur les résultats scientifiques, sur leur solidité et l'interfaçage disciplinaire qui les a rendus possibles, que je voudrais clore cette préface. Ce qui rend cet ouvrage vraiment précieux, c'est d'abord qu'il est né d'une quête personnelle, et que ce désir de comprendre est aussi, pour la lectrice ou le lecteur qui l'ouvre, une invitation à se lancer dans cette aventure intime.

Hubert Bost

*Ecole pratique des hautes études – Paris*

# Introduction

Mechthild de Magdebourg est la première à mettre par écrit, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, des expériences mystiques en langue allemande. Son œuvre, *La Lumière fluente de la Divinité*<sup>1</sup>, est de ce fait intéressant à plusieurs titres, philologiques, historiques et théologiques. Chaque approche obéit certes à sa logique propre, mais seul leur croisement met en évidence l'originalité de ce texte.

L'inscription de contenus chrétiens, marqués par des siècles de latinité, dans des langues vernaculaires, nécessite une réelle créativité linguistique, faisant émerger de nouvelles métaphores, des néologismes et des associations d'idées inhabituelles. L'utilisation d'une langue moins «noble» est en outre réfléchie quant à sa signification théologique.

L'enquête historique doit éclairer le contexte de cette écriture car la pertinence d'une œuvre se mesure à l'écart entre les deux. Nous ne savons presque rien de l'auteur. Le moine dominicain qui préface *La Lumière fluente de la Divinité*, la nomme Mechthild. Elle-même parle peu d'elle. La discrétion dont elle entoure sa personne ne nous dispense pas pour autant d'émettre des hypothèses aussi probables que possibles quant aux circonstances de sa vie et de son écriture. Elles sont nécessaires pour percevoir les déplacements qu'elle opère.

En effet, il sera important de prouver que la situation historique détermine la position de Mechthild dans le champ du savoir, et que la perte de son statut joue un rôle important dans sa logique. Comme nous allons le voir au cours de cette étude, sa démarche est marquée par l'*imitatio* de la kénose divine; la revendication de la perte de toute dignité fait partie intégrante de son œuvre dont elle constitue le support social.

Cette spiritualité particulière fait émerger au fil des pages un concept original que Mechthild nomme *gotz vroemedunge*, et que le terme «éloignage» essaie de rendre en français. Le néologisme est construit à partir du verbe «éloigner» auquel s'ajoute le suffixe «-ance» pour exprimer un mouvement, en prenant pour modèle le terme «suivance». La présente

1 *Das fliessende Licht der Gottheit*, pour les différentes éditions cf. la bibliographie.

étude<sup>2</sup> cherche à éclairer ce concept. Avant d'en essayer une interprétation, différentes voies d'approche sont poursuivies séparément.

Une première partie établit quelques repères historiques pour camper le contexte. Une enquête sémantique analyse les termes en relation avec l'éloignances et leur utilisation au cours de l'écriture du texte. Un parcours à travers l'œuvre met en évidence l'émergence et l'évolution de cette association d'idée. La comparaison avec la théologie de son époque permet d'en mesurer l'originalité.

Un sondage parmi les théologiens modernes explore différentes voies de compréhension avant d'en arriver dans la dernière partie, en forme de conclusion, à une interprétation en termes de psycho-anthropologie.

2 Il s'agit d'une reprise de ma thèse de théologie, soutenue devant la Faculté de théologie protestante de Montpellier. La partie historique a été abrégée et les différentes parties remaniées pour en faciliter la lecture.